Maryse Condé, *La vie sans fards*

Alba Pessini

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/3251>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3251

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 499

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Alba Pessini, « Maryse Condé, *La vie sans fards* », *Studi Francesi* [En ligne], 170 (LVII | II) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 02 février 2023. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3251> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3251>

Ce document a été généré automatiquement le 2 février 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Maryse Condé, *La vie sans fards*

Alba Pessini

RÉFÉRENCE

MARYSE CONDÉ, *La vie sans fards*, Paris, JC Lattès, 2012, pp. 334.

- 1 Maryse Condé ne nous a pas habitués aux confidences; cette femme à l'allure forte et décidée a pourtant cédé à la tentation de se raconter, de partager avec ses lecteurs une page de son parcours existentiel qu'elle décline sans voile, sans demi-mot, ayant soin d'adhérer au plus près de la vérité qui révèle une réalité le plus souvent amère et blessante, une réalité qui offusque les rêves nourris par sa famille qui souhaitait pour elle des études prestigieuses dans la capitale française. Les années qui font l'objet de ce récit sont celles de sa venue en France sous l'égide d'un avenir prometteur et de sa permanence sur le continent africain touchant plusieurs pays dont le Sénégal, la Côte d'Ivoire, la Guinée, le Ghana. Cette période, qui marquera à jamais et pour maintes raisons le cours de sa vie, débute par ce que Maryse Condé nomme la «blessure mortelle». Après une relation intense avec l'intellectuel et journaliste haïtien Jean Dominique, elle doit affronter seule une grossesse et un abandon insupportable pour une jeune fille de la bourgeoisie. Tout bascule pour la jeune Maryse Boucolon qui, après avoir donné naissance à Denis, mène une vie d'indigence et de sacrifices avec le maigre salaire de son emploi dans une branche du ministère de la culture. Son mariage avec Mamadou Condé, comédien guinéen sans grand talent, en 1958 n'arrange guère les choses. Elle s'aperçoit bien vite de la distance qui les sépare, chacun ayant cherché en l'autre un vide à combler, Maryse espérait «retrouver un rang dans la société» et Condé «exhiber cette épousée universitaire [...] qui parlait le français comme une vraie parisienne» (p. 30). La rupture est inéluctable. Maryse, enceinte de son deuxième enfant, part fin septembre 1959 avec Denis pour le collège de Bingerville en Côte d'Ivoire où elle a été affectée comme auxiliaire d'enseignement du français. L'Afrique n'avait été, jusque là pour elle, qu'un «objet littéraire», cependant l'idée de ce départ et de la terre qui l'attendait prenait à ses yeux une tout autre dimension: «Je croyais que si

j'abordais au continent chanté par mon poète favori, je pourrais renaître. Redevenir vierge. Tous les espoirs me seraient à nouveau permis» (p. 34).

- 2 Le face à face de la narratrice avec l'Afrique est dur, parfois douloureux, c'est une terre qui ne se donne pas spontanément, elle glisse entre ses mains. Maryse Condé est témoin des difficultés, des incompréhensions entre sa communauté natale, particulièrement présente à cette époque, et les Africains, cependant elle n'abdique pas. La reprise de la vie commune avec Condé en Guinée poussée par la volonté de donner une vie de famille et un père à ses enfants (deux autres filles naîtront en Afrique) ne s'avérera pas un choix définitif. Un nouveau départ se profile vers le Ghana avec un crochet par le Sénégal.
- 3 Dans ce récit sans concession Maryse Condé dévoile les aspects d'un être partagé entre la femme, la mère et l'écrivain à venir. L'Afrique, lors de ces années, est en proie aux soubresauts d'un continent qui cherche une médiation entre sa tradition et les valeurs et les idéologies empruntées à l'Occident dont le résultat est le plus souvent décevant. Le texte de l'auteur guadeloupéen rend compte des lectures et des écrivains qui ont marqué sa formation, d'Aimé Césaire à Léopold Sédar Senghor – mais c'est de Frantz Fanon qu'elle se sent le plus proche –, des amitiés qui se créent avec le cinéaste Sembène Ousmane et avec l'écrivain haïtien Roger Dorsinville. C'est en Afrique qu'elle aborde la politique par des rencontres avec les intellectuels protagonistes de cette époque Mario de Andrade, Hamical Cabral, Seyni Gueye.
- 4 Les pages de Maryse Condé offrent aussi aux lecteurs assidus de son œuvre des renvois à certains romans où personnages, lieux, anecdotes ont été empruntés à des moments précis de ses douze années de permanence en Afrique. *La vie sans fards* s'attache à trouver une raison de l'affection que l'écrivain nourrit pour le continent africain: «Qu'est-ce que j'y cherchais? Je ne le sais toujours pas avec exactitude. En fin de compte, je me demande si à propos de l'Afrique, je ne pourrais reprendre à mon compte presque sans les modifier les paroles du héros de Marcel Proust dans *Un amour de Swann*: “Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre”» (p. 16).